

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES
Google Livres

H. Prud

DE L'ÉDUCATION

DU

GENRE HUMAIN

PAR

GOTTHOLD-ÉPHEM LESSING

Traduite en français

PAR J. TISSOT.

Hæc omnia iude esse in quibusdam vera
unde in quibusdam falsa sunt.

AUGUSTINUS.



5753.

PARIS

LIBRAIRIE PHILOSOPHIQUE DE LADRANGE

RUE SAINT-ANDRÉ-DES-ARTS, 41

1857

T.H. 5753



DE L'ÉDUCATION
DU
GENRE HUMAIN

PAR
GOTTHOLD-ÉPHRAÏM LESSING

Traduite en français

PAR J. TISSOT.

Hæc omnia inde esse in quibusdam vera,
unde in quibusdam falsa sunt.

AUGUSTINUS.



PARIS
LIBRAIRIE PHILOSOPHIQUE DE LADRANGE,
RUE SAINT-ANDRÉ-DES-ARTS, 41.

à composer le tout à l'usage
de l'ouvrage (qui sera par
la suite imprimé par les
éditions de la Librairie)



Paris — Imprimerie de L. MARTINET, rue Mignon, 2.

A LA MÉMOIRE

DE

P. J. - B. - E.,

DOCTEUR EN DROIT,

AVOCAT A LA COUR IMPÉRIALE DE PARIS ,

MORT A LA FLEUR DE L'AGE ,

PLEIN D'ARDEUR POUR LES IDÉES GÉNÉREUSES ,

S'IL AVAIT VÉCU ,

IL AURAIT HONORÉ SON NOM

ET SA PROFESSION

PAR SES TALENTS ET SA PROBITÉ.



AVERTISSEMENT

DU NOUVEAU TRADUCTEUR.

Cet opuscule de Lessing fut traduit en 1841, d'après nos conseils et sous notre direction, par M. P. J.-B.-E. Nous en donnons aujourd'hui la seconde édition. Depuis bien des années déjà, la première est épuisée. L'idée fondamentale de ce petit ouvrage, vraie ou fausse, nous a semblé assez intéressante pour mériter de n'être pas oubliée de ceux qui s'occupent de la philosophie de l'histoire. La raison qui nous avait porté, en 1841, à encourager la publication en français de cette pensée d'un esprit supérieur est la même qui nous détermine aujourd'hui à revoir la traduction de M. P., à laquelle nous avons pris d'ailleurs une assez grande part, et à remettre de nouveau en circulation parmi nous une idée qui a sa place marquée dans les considérations sur la marche de l'esprit humain.

Dijon, le 26 décembre 1855.

J. TISSOT.

PRÉFACE DE L'AUTEUR.

J'ai publié la moitié de cet écrit dans mes *Mélanges*.
Me voilà en état de donner la suite.

L'auteur s'est placé sur une colline, d'où il croit découvrir au delà du chemin déjà fait de son temps.

Mais il n'appelle hors du sentier battu aucun voyageur pressé, dont l'unique désir est d'atteindre bientôt le terme de sa course et de se reposer. Il ne prétend pas que le point de vue qui le charme doive avoir le même attrait pour tout autre œil.

Aussi pense-t-il qu'on pourrait bien le laisser là s'extasier solitaire. Si pourtant, de l'immense lointain qu'un doux crépuscule ne voile ni ne laisse à découvrir entièrement à ses regards, il rapportait seulement une indication dont l'absence l'a si souvent déconcerté!

Voici ce qu'il pense. — Pourquoi ne voulons-nous pas plutôt voir uniquement, dans toutes les religions positives, une marche suivant laquelle l'entendement humain se développe en chaque lieu, en chaque temps, et se développera encore dans l'avenir, plutôt que de sourire ou de nous irriter contre quelque une d'elles? Cette haine, ce dédain, rien, dans le meilleur des mondes, ne le mérite; seules, les religions le mériteraient! Dieu n'aurait-il pas partout la main, excepté dans nos erreurs?

DE L'ÉDUCATION

DU

GENRE HUMAIN.

§ I.

Ce qu'est l'éducation pour l'homme individuel , la révélation l'est pour l'humanité tout entière.

§ II.

L'éducation est le révélation qui s'accomplit dans l'homme individuel ; la révélation est l'éducation qui s'est accomplie dans l'humanité, et qui continue de s'y accomplir.

§ III.

Qu'il y ait quelque utilité pour la pédagogie à considérer ainsi l'éducation , c'est ce que je n'entends pas rechercher ici ; mais il peut être assurément d'une très grande utilité, d'un haut intérêt en théologie pour lever une foule de difficultés, de se représenter la révélation comme une éducation du genre humain.

§ IV.

L'éducation ne donne rien à l'homme qu'il ne puisse avoir de lui-même : elle ne lui donne que ce qu'il pourrait tirer de son propre fonds ; seulement elle le lui donne et plus rapidement et plus facilement. De même aussi , la révélation ne donne rien à l'humanité que la raison humaine, abandonnée à elle-même, ne puisse atteindre ; seulement elle lui a donné et lui donne plus promptement ce qu'il lui importe le plus de savoir.

§ V.

Et comme ce n'est point chose indifférente pour l'éducation que l'ordre dans lequel elle développe les facultés de l'homme, puisqu'elle ne peut tout apporter à l'homme d'une fois ; de même Dieu, par sa révélation, a dû garder un certain ordre, une certaine mesure.

§ VI.

Quoique le premier homme ait été doté de la notion d'un seul Dieu, il était pourtant impossible que cette notion, communiquée et non trouvée, persistât longtemps dans toute sa pureté. — Aussitôt donc que la raison humaine, abandonnée à elle-même, eut commencé à travailler cette idée, elle décomposa l'Être un, incommensurable, en parties multiples, commensurables, et à chacune d'elles donna un caractère, un signe.

§ VII.

Ainsi apparut naturellement le polythéisme et l'idolâtrie. Et qui sait combien de millions d'années la raison humaine eût encore tourné dans ces égarements, — quoique toujours et partout il se soit rencontré des hommes qui les aient reconnus et évités, — si Dieu n'était pas venu à lui imprimer, par un nouveau choc, une meilleure direction !

§ VIII.

Mais Dieu ne pouvait plus alors se révéler à chaque homme en particulier ; et pourtant il voulait se révéler. Dès lors, il se choisit un peuple à part pour cette éducation à part ; ce fut précisément le plus grossier, le plus sauvage, afin de tout reprendre avec lui dès le commencement.

§ IX.

Ce peuple était le peuple israélite. Quel culte avait-il en Égypte? on l'ignore complètement. Des esclaves si odieux, en effet, n'osaient prendre part au culte des Égyptiens, et le Dieu de leurs pères leur était complètement inconnu.

§ X.

Peut-être que les Égyptiens avaient interdit expressément à ce peuple tout dieu, tous les dieux; ils l'avaient précipité dans un tel abaissement, qu'il n'avait ni un seul Dieu ni plusieurs. Avoir un Dieu, avoir des dieux, était seulement le privilège des premiers d'entre les Égyptiens; privilège destiné à tyranniser avec une plus grande apparence de justice. — Les chrétiens, maintenant encore, agissent-ils différemment avec leurs esclaves?

§ XI.

A ce peuple neuf, grossier, Dieu se fit donc annoncer tout d'abord, et simplement comme le Dieu de ses pères, pour le familiariser avec l'idée d'un Dieu protecteur qui fût aussi le sien.

§ XII.

Grâce aux miracles par lesquels il fit sortir les Hébreux d'Égypte et les établit en Chanaan, il se manifesta au peuple comme un Dieu plus puissant que tout autre dieu.

§ XIII.

Et comme il continuait à se montrer le plus puissant de tous, — supériorité qui ne pouvait appartenir qu'à

un seul, — il habitua ce peuple à la notion d'un Dieu unique.

§ XIV.

Mais combien cette notion de l'unité était encore inférieure à la véritable notion transcendente de l'unité, que la raison devait déduire si tard, mais avec certitude, de la notion d'infini !

§ XV.

Le peuple, de longtemps encore, ne pouvait s'élever à cette notion d'unité, — quoique déjà les premiers de la nation s'en approchassent plus ou moins ; — et ce fut là l'unique, la véritable cause pour laquelle ce peuple abandonna si souvent son Dieu, croyant trouver le Dieu un, c'est-à-dire le plus puissant, dans quelque autre dieu d'une autre nation.

§ XVI.

Mais un peuple si grossier, si peu fait pour les pensées abstraites, encore tout entier dans l'enfance, de quelle éducation morale était-il capable ? — De nulle autre, sinon de celle qui s'accorde avec l'âge de l'enfance ; l'éducation par les peines et les récompenses immédiates et physiques.

§ XVII.

Ainsi donc, éducation et révélation concourent ici au même but. Dieu ne pouvait encore donner à son peuple d'autre religion, d'autre loi, que celles dont l'observation ou l'inobservation devait lui faire espérer un bonheur ou redouter un malheur terrestre : car les regards du peuple juif ne s'étendaient pas encore au-delà de cette vie. Il ne soupçonnait rien de l'immor-

talité de l'âme ; il ne soupirait point après une vie future. La raison de ce peuple était encore si peu développée, que si Dieu lui eût révélé de pareilles choses, il aurait agi comme l'instituteur vaniteux et imprévoyant, qui cherche plutôt à précipiter l'éducation de son élève pour s'en flatter, qu'à l'instruire solidement.

§ XVIII.

Mais pourquoi, me demandera-t-on, cette éducation d'un peuple si grossier, d'un peuple avec lequel Dieu a tout à recommencer, tout, dès le principe?— Je réponds : Afin de pouvoir, dans la suite des temps, se servir d'autant plus sûrement des membres isolés de ce peuple, comme précepteurs du reste des nations : en lui, Dieu élève l'instituteur futur de l'humanité. C'est, en effet, ce que devinrent les Juifs ; c'est là seulement ce que pouvaient devenir des Juifs, des hommes d'un peuple ainsi élevé.

§ XIX.

En effet, poursuivons. Lorsque l'enfant eut grandi au milieu des châtimens et des caresses, et qu'il fut arrivé à l'âge de raison, le père le jeta tout à coup chez l'étranger ; et tout à coup l'enfant apprit à connaître le bonheur qu'il avait goûté dans la maison de son père, et qu'il avait alors méconnu.

§ XX.

Tandis que Dieu conduisait le peuple élu par tous les degrés d'une éducation d'enfant, les autres peuples de la terre avaient continué leur route à la lumière de la raison : la plupart étaient restés en arrière, loin du peuple choisi ; quelques-uns seulement l'avaient

devancé. Et c'est ce qui arrive aussi pour les enfants qu'on laisse se développer d'eux-mêmes : beaucoup restent complètement grossiers ; quelques-uns se forment au point d'étonner.

§ XXI.

Mais de même que ces heureuses exceptions ne prouvent rien contre l'utilité et la nécessité de l'éducation, de même l'exception de quelques peuples païens qui paraissent avoir eu jusqu'à présent l'avantage dans la connaissance de Dieu sur le peuple élu, ne prouve rien contre la révélation. L'enfant de l'éducation débute d'un pas lent, mais sûr ; il rejoint tard l'enfant de la nature plus heureusement organisé ; mais il le rejoint cependant ; bientôt il le devance, et dès lors celui-ci ne le rejoint jamais.

§ XXII.

De même, — je laisse de côté le dogme de l'unité de Dieu, qui se trouve et ne se trouve pas dans les livres de l'Ancien Testament, — de ce que, tout au moins, le dogme de l'immortalité de l'âme, et celui qui s'y rattache, le dogme des peines et des récompenses dans une vie future, sont entièrement étrangers à ces livres, cette omission prouve tout aussi peu contre leur origine surnaturelle. Et cela peut fort bien s'accorder encore avec les miracles et les prophéties contenues dans l'Ancien Testament : supposez, en effet, que non-seulement on ne trouve point ces dogmes dans la Bible, mais que même ils ne soient point véritables ; supposez qu'en réalité cette vie soit pour nous la fin de tout, l'existence de Dieu en serait-elle moins prouvée ? Serait-il moins loisible à Dieu,

lui conviendrait-il moins de s'intéresser directement au sort mortel d'un peuple de cette race passagère ? — Les miracles que Dieu accomplit pour les Juifs, les prophéties qu'il fit écrire pour eux, n'étaient point seulement pour quelques Juifs périssables, du vivant desquels miracles et prophéties se montrèrent et se répandirent : Dieu avait en vue le peuple juif tout entier, l'humanité tout entière ; peuple, humanité, qui doivent peut-être éternellement durer sur la terre, quand même chaque Juif à part, chaque homme à part, mourrait pour toujours.

§ XXIII.

Encore une fois, l'absence du dogme de l'immortalité de l'âme dans les écrits de l'Ancien Testament, ne prouve rien contre la divinité de ce livre. Moïse était donc envoyé de Dieu, quoique la sanction de sa loi reposât seulement sur cette vie. — Et pourquoi demander davantage ? — Il n'était envoyé qu'au peuple israélite, et au peuple israélite d'alors ; sa mission était parfaitement en harmonie avec les connaissances, les capacités, les penchants du peuple israélite de ce temps là, et avec la destinée du peuple israélite des temps futurs. — Cela suffit.

§ XXIV.

Warburton aurait dû s'arrêter à ce point, et ne pas aller plus loin ; mais le savant homme tendit l'arc outre mesure. Non content que l'absence de ce dogme ne portât nulle atteinte à la divinité de la mission de Moïse, il voulut de plus s'en prévaloir pour prouver la divinité de cette mission. Si du moins il se fut borné à tirer cette preuve de la convenance d'une

telle loi pour un tel peuple ! Mais non ; il se réfugia dans un miracle incessant depuis Moïse jusqu'au Christ ; miracle d'après lequel Dieu a rendu chaque Juif heureux ou malheureux , précisément d'après son degré d'obéissance ou de désobéissance à la loi. Ce miracle supplée à l'absence du dogme de l'immortalité de l'âme , sans lequel aucun État ne pourrait durer ; et une telle compensation prouve précisément ce que cette absence semble nier au premier coup d'œil.

§ XXV.

Il était bon que Warburton ne pût prouver en rien ce miracle persistant , dans lequel il plaçait l'essence de la théocratie israélite ; qu'il ne pût en rien le rendre vraisemblable ; car encore bien qu'il y fût parvenu , il n'eût fait que rendre la difficulté inextricable , — pour moi du moins. -- En effet , ce que la divinité de la mission de Moïse devait éclairer , aurait été par elle rendu douteux en des choses que Dieu voulait bien sans doute alors ne pas manifester , mais qu'assurément il ne voulait point obscurcir.

§ XXVI.

Pour moi , je m'éclaire à la contre-partie de la révélation. — Un livre élémentaire pour des enfants peut bien passer sous silence telle ou telle partie importante de la science ou de l'art qu'il enseigne , lorsque le maître a jugé que cette partie n'était pas encore proportionnée à la capacité des jeunes intelligences pour lesquelles il écrit ; mais il ne doit absolument rien contenir qui puisse empêcher de se diriger vers ces parties importantes : au contraire , les accès doivent soigneusement en être tenus libres ; dé-

tourner les enfants d'une seule de ces voies , ou seulement retarder leur marche , ferait d'un livre incomplet un livre essentiellement défectueux.

§ XXVII.

De même dans le livre de l'Ancien Testament, dans ce livre élémentaire pour le peuple israélite , si grossier , si novice dans la pensée , le dogme de l'immortalité de l'âme et des récompenses de la vie future pouvait bien manquer ; mais aussi ce livre ne devait absolument rien contenir qui pût ralentir la marche du peuple pour lequel il était écrit , sur la voie de ces grandes vérités. Et qu'est-ce qui l'aurait plus retardé, pour ne pas dire davantage , que la promesse de cette récompense miraculeuse dans cette vie , surtout une promesse faite par celui qui tient infailliblement sa parole !

§ XXVIII.

Car si l'inégale répartition des biens de cette vie , répartition si peu en harmonie avec la vertu et le vice, n'est point la plus forte preuve qu'on puisse invoquer en faveur de l'immortalité de l'âme et d'une autre vie dans laquelle ce nœud se délie , il est toutefois certain que l'esprit humain , sans ce nœud à délier , n'aurait pas de longtemps, — peut-être même jamais, — trouvé une preuve plus forte , plus décisive. Qui est-ce donc qui l'aurait porté à rechercher cette preuve ? La seule curiosité.

§ XXIX.

Tel ou tel Israélite put très bien sans doute avoir entendu ainsi les menaces et les promesses divines qui se rapportaient à l'ensemble de la nation , à chacun

de ses membres individuellement, et s'être arrêté à cette pensée fixe, que quiconque est pieux doit aussi être heureux, et que celui qui est ou devient malheureux porte la punition de ses iniquités, punition qui se changera de nouveau en bénédictions après la purification de ses souillures. — Tel fut, à ce qu'il semble, celui qui écrivit le livre de Job ; car le plan de ce livre est entièrement conçu dans cet esprit.

§ XXX.

Mais il était impossible que l'expérience journalière confirmât cette croyance ; ou bien, si elle la vérifiait, c'était seulement sur le peuple en masse, afin de lui faire connaître et saisir cette idée de récompense et de peine qui ne lui était point encore familière. — Si l'homme pieux, en effet, avait été complètement heureux, et si de plus c'eût été une conséquence de son bonheur, que nulle pensée terrible de mort ne dût troubler sa sécurité, qu'il mourût âgé et rassasié de jours ; comment aurait-il pu aspirer à une autre vie ? comment eût-il dès lors songé à ce qui n'était pas l'objet de ses désirs ? — Mais si l'homme pieux ne pensait point à cet avenir, qui donc pouvait y penser ? — Le méchant ! — qui sentait la peine de ses fautes, et, quand il détestait cette vie, faisait si bon marché de l'autre !

§ XXXI.

Il importait beaucoup moins que quelques Israélites niassent ouvertement, expressément l'immortalité de l'âme et la rétribution future, parce que la loi n'y faisait point allusion. — La négation d'un seul, — cet homme eût-il été un Saloman, — n'arrêtait pas

les progrès de l'intelligence commune , et était déjà par elle-même une preuve que le peuple s'était avancé d'un grand pas vers la vérité ; car quelques-uns ne nient que ce que plusieurs examinent et approfondissent. Or examiner , approfondir ce dont auparavant on ne s'occupait point , c'est la moitié du chemin vers la connaissance.

§ XXXII.

Reconnaissons encore que c'est une obéissance héroïque, que celle d'observer les lois de Dieu uniquement parce qu'elles sont lois de Dieu , et non parce qu'il a promis de récompenser ici bas et ailleurs les observateurs de ces lois ; de les observer quoi qu'on doute entièrement de la récompense future, et qu'on ne soit point certain de la récompense temporelle en ce monde.

§ XXXIII.

Un peuple élevé dans cette obéissance héroïque à la divinité, ne devait-il pas être destiné, ne devait-il pas, avant tous autres, être capable d'accomplir des vues divines toutes spéciales? — Faites que le soldat, qui obéit aveuglément à son chef, soit aussi convaincu de la prudence de ce chef, et dites-moi ce que ce chef n'osera pas entreprendre et n'accomplira pas avec lui!

§ XXXIV.

Jusqu'ici le peuple juif avait révééré dans son Jéhovah plutôt le plus puissant que le plus sage de tous les dieux ; il l'avait redouté comme un dieu jaloux, colère, plutôt qu'il ne l'avait aimé. — Et ceci tend à prouver que l'idée qu'il se formait de son Dieu un ,

très haut, n'était point précisément l'idée juste que nous devons en concevoir. — Toutefois, le temps était venu où cette idée devait s'élargir, s'ennoblir, se rectifier : pour cela, Dieu se servit d'un moyen tout naturel, d'une mesure plus juste, d'après laquelle le peuple trouva l'occasion de l'apprécier.

§ XXXV.

Jusqu'ici le peuple israélite avait seulement estimé son Dieu par comparaison avec les misérables idoles des petites et grossières peuplades voisines, avec lesquelles il vivait en rivalité perpétuelle ; mais il commença, dans la servitude, au milieu de la sage nation des Perses, à le comparer avec l'Être des êtres, tel qu'une raison plus exercée l'avait reconnu et honoré.

§ XXXVI.

La révélation avait guidé la raison du peuple juif ; mais voilà que la raison, à son tour, va éclairer la révélation.

§ XXXVII.

C'était le premier service réciproque que la raison et la révélation se fussent rendu. Aux yeux du créateur, une telle influence mutuelle et si loin d'être opposée à la raison naturelle des choses, que sans elle l'une des deux, révélation ou raison, eût été inutile.

§ XXXVIII.

L'enfant, envoyé chez l'étranger, vit d'autres enfants qui savaient davantage, qui vivaient plus convenablement, et il se demanda tout honteux : — Pourquoi ne sais-je pas aussi cela ? pourquoi ne vis-je pas

de même ? N'aurait-on pu m'enseigner pareille chose dans la maison de mon père ? n'aurait-on pu m'y retenir à cette fin ? — Alors il retourne à ses livres élémentaires , que depuis longtemps il a pris en dégoût , afin de rejeter la faute sur ces livres. — Mais , voyez ! il reconnaît que la faute n'en est point à ces livres ; qu'elle est entièrement la sienne , la sienne propre ; que c'est à lui seul qu'il doit imputer de ne pas savoir tout cela depuis longtemps , de ne pas vivre de cette vie.

§ XXXIX.

Comme dès lors les Juifs , à l'occasion des doctrines plus pures de la Perse , reconnurent dans leur Jéhovah non-seulement le plus grand de tous les dieux nationaux , mais *Dieu* avant tout ; comme ils purent le trouver tel dans leurs Saintes-Écritures étudiées de-rechef , et montrer aux autres qu'il y était réellement ; comme ils témoignèrent , ou du moins comme ils durent trouver dans ces Écritures une horreur pour toutes les représentations sensibles de ce Dieu , aussi forte que celle que les Perses avaient toujours eue : qu'y a-t-il d'étonnant qu'ils aient trouvé grâce aux yeux de Cyrus avec un tel culte envers la Divinité , avec un culte que ce prince reconnaissait sans doute bien au-dessous du sabéisme pur , mais bien au-dessus pourtant des grossières idolâtries qui s'étaient emparées des contrées abandonnées par les juifs ?

§ XL.

Ainsi éclairés sur leur propre trésor jusqu'alors inconnu , ils revinrent un tout autre peuple , un peuple dont le premier soin désormais fut de rendre chez lui

cette lumière durable. Bientôt il ne fut plus question d'apostasie ni d'idolâtrie : on peut bien , en effet , être infidèle à un Dieu national , mais jamais à Dieu ; dès qu'une fois on l'a connu.

§ LXI.

Les théologiens ont cherché à expliquer de différentes manières ce changement complet de la nation juive ; et l'un d'eux , qui a très bien montré l'insuffisance de toutes ces explications diverses , voulait enfin donner pour la cause véritable de ce changement , « l'accomplissement visible des prophéties proclamées » et écrites sur la captivité de Babylone et sur le retour » de cette captivité. » Mais cette cause même , en cas qu'elle soit la véritable , ne peut l'être qu'autant qu'elle suppose déjà des idées plus élevées sur Dieu. Il faut d'abord que les Juifs aient reconnu que le don des miracles et la prédiction de l'avenir conviennent uniquement à Dieu : deux pouvoirs qu'ils avaient d'abord attribués à de fausses idoles ; ce qui avait été cause que miracles et prophéties avaient jusqu'alors produit sur eux une impression si faible et si passagère.

§ XLII.

Sans doute les Juifs avaient aussi connu le dogme de l'immortalité de l'âme au milieu des Chaldéens et des Perses ; ils s'étaient familiarisés avec cette idée dans les écoles des philosophes grecs en Égypte.

§ XLIII.

Cependant , comme , à considérer les Saintes-Écritures , il en était tout autrement de ce dogme que du dogme de l'unité et des attributs de Dieu ; comme ,

dans ces livres, ce dernier dogme frappait les yeux les moins clairvoyants de ce peuple sensuel, tandis que l'autre dogme, au contraire, voulait être cherché ; comme des *préparations* étaient nécessaires pour le dogme de l'immortalité , et qu'il n'y avait eu jusqu'alors que des *allusions* et des *indications* : la croyance à l'immortalité de l'âme, naturellement , ne pouvait jamais devenir la croyance du commun du peuple ; elle fut et resta toujours la croyance d'une secte particulière.

§ XLIV.

Je dis d'abord une *préparation* au dogme de l'immortalité de l'âme. — J'appelle ainsi, par exemple, la menace divine de punir les crimes du père sur ses enfants jusqu'à la troisième et quatrième génération ; menace qui habitait les pères à la pensée de vivre avec leurs descendants les plus reculés, et de pressentir le malheur qu'ils avaient attiré sur la tête de ces innocents.

§ XLV.

Je dis ensuite une *allusion*. J'appelle ainsi ce qui devait simplement séduire la curiosité et provoquer une question.— Telle est cette manière de parler qui se présente souvent : *être réuni à ses pères*, qui signifie mourir.

§ XLVI.

Je dis, en troisième lieu, une *indication*. J'appelle ainsi ce qui contient quelque part un germe d'où la vérité, encore retenue, doit s'échapper et se développer. — Telle était la conclusion tirée par le Christ de la dénomination du Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. Cette indication me parait susceptible d'être transformée en une forte preuve.

§ XLVII.

C'est dans ces sortes de préparations, d'allusions et d'indications, que consiste la perfection *positive* d'un livre élémentaire ; de même que la qualité ci-dessus mentionnée, **pourvu** qu'elle ne retarde point ou n'égare point dans le chemin des vérités encore tenues **cachées**, en est la perfection *négative*.

§ XLVIII.

Ajoutez à tout cela l'enveloppement de la pensée, et le style : — des vérités abstraites qu'on ne devait pas omettre, présentées sous des formes allégoriques et historiques **propres** à instruire, racontées comme des événements réels ; allégories parmi lesquelles il faut compter la création sous l'image du jour naissant, — la source du mal moral dans le récit de l'arbre défendu, — la naissance de la diversité des langues dans l'histoire de la tour de **Babel**, etc.

§ XLIX.

Le style, — tantôt uni et simple, tantôt poétique, rempli de tautologies, mais telles qu'elles exercent la perspicacité, puisque tantôt elles semblent dire autre chose que ce qu'elles expriment, sans cependant le dire réellement ; tantôt ne semblant dire que ce qu'elles expriment, et au fond signifiant ou pouvant signifier quelque autre chose.

§ L.

Vous avez là toutes les bonnes qualités d'un livre élémentaire, aussi bien pour les enfants que pour un peuple enfant.

§ LI.

Mais tout livre élémentaire n'est bon que pour un certain âge. Lorsque l'enfant est trop avancé pour le livre, l'y arrêter plus longtemps que ne le veut l'opinion, est nuisible; car, afin de lui rendre encore ce livre utile en quelque manière, on est obligé d'y mettre plus qu'il n'y a réellement, d'y apporter plus qu'il ne peut contenir; il faut alors trop rechercher les allusions et les indications, trop en faire, trop intimement remuer les allégories, presser trop fortement les mots. Ce qui donne à l'enfant un entendement étroit, oblique, pointilleux; ce qui le rend mystique, superstitieux, plein de mépris pour tout ce qui est facile et rapide à saisir.

§ LII.

Telle est la manière dont les rabbins traitèrent leurs livres saints; tel est le caractère qu'ils communiquèrent par ce moyen à l'esprit de leur peuple!

§ LIII.

Un meilleur maître doit se présenter, et arracher des mains des enfants le livre épuisé. — Le Christ vint.

§ LIV.

La partie de l'humanité que Dieu avait voulu comprendre dans un seul plan d'éducation, — et il avait choisi, à cet effet, celle qui, par la langue, les actions, la conduite, par les autres relations naturelles et politiques, se trouvait déjà liée dans ses éléments, — était mûre pour le second pas important de l'éducation.

(24)

§ LV.

En d'autres termes , cette partie de l'humanité était arrivée à ce point dans l'exercice de sa raison , qu'elle avait besoin et qu'elle pouvait se servir , pour sa vie morale , de principes plus nobles et plus dignes , que les récompenses et les punitions temporelles qu'elle avait jusqu'alors admises. — L'enfant devint adolescent. — Friandises et joujoux font place au désir naissant de devenir aussi libre , aussi honoré , aussi heureux qu'il voit ses frères aînés.

§ LVI.

Depuis très longtemps déjà , les hommes supérieurs de cette partie de l'humanité étaient habitués à se laisser guider par une ombre de ces nobles principes. Pour survivre après cette vie dans le souvenir de leurs concitoyens seulement , le Grec et le Romain faisaient tout.

§ LVII.

Il était temps que quelqu'autre chose de véritable après cette vie exercât , par l'attente , sur les actions de ces peuples , une influence dans la vie.

§ LVIII.

Aussi le Christ fut-il le premier docteur *positif, pratique* , de l'immortalité de l'âme.

§ LIX.

Nous disons le premier docteur *positif* : — positif par les prophéties qui semblaient s'accomplir en lui ; positif par les miracles qu'il opérait ; positif par sa

propre résurrection, par laquelle il avait scellé sa doctrine. Je laisse de côté les questions de savoir si nous pouvons encore prouver aujourd'hui cette résurrection, ces miracles, et qu'elle a été la personne de ce Christ. Tout cela peut avoir servi beaucoup autrefois pour faire accepter sa doctrine; mais aujourd'hui l'efficacité de ces moyens n'est plus aussi grande pour la connaissance de la vérité.

§ LX.

Nous disons le premier docteur *pratique*: — car autre chose est conjecturer, espérer, croire l'immortalité de l'âme comme une spéculation philosophique; autre chose est diriger sa conduite intérieure et extérieure d'après cette croyance.

§ LXI.

Et le Christ fut le premier du moins qui enseigna à la diriger ainsi. — Car, quoique avant lui déjà plusieurs peuples crussent que les mauvaises actions sont encore punies dans la vie future, ce châtement ne devait cependant tomber que sur les actions mauvaises, qui causaient des dommages à la société civile, et qui, pour cette raison, recevaient déjà leur punition dans ce monde. Le Christ seul devait recommander une pureté de cœur intérieure en considération d'une autre vie.

§ LXII.

Ses disciples ont fidèlement propagé cette croyance; et quand ils n'auraient rendu d'autre service que d'avoir imprimé un cours plus général, parmi plusieurs nations, à une doctrine que le Christ paraissait

avoir destiné aux Juifs seuls , ils mériteraient déjà de compter au nombre des protecteurs et des bienfaiteurs de l'humanité.

§ LXIII.

Mais ils ont dû mêler ce grand dogme à d'autres dont la vérité était moins éclatante et l'utilité moins importante. Qu'on nous permette de ne pas leur en faire un reproche, mais plutôt de rechercher sérieusement si les croyances qu'ils y ont mêlées n'ont pas été une nouvelle impulsion imprimée à la raison humaine.

§ LXIV.

Du moins, l'expérience montre déjà que les écrits du Nouveau-Testament, dans lesquels ces dogmes furent consignés peu de temps après, ont été et sont encore le second livre élémentaire pour l'humanité, livre déjà meilleur que le premier.

§ LXV.

Plus que tous les autres livres, ils ont, depuis dix-huit cents ans, occupé l'entendement humain; plus que tous les autres livres, ils l'ont éclairé, ne fût-ce que par la lumière qu'ils ont fait jaillir de l'esprit humain lui-même.

§ LXVI.

Nul autre livre n'eût pu être accepté aussi généralement de peuples aussi divers; et il est incontestable qu'avec des façons de penser et de croire si dissemblables sur ce même livre, l'esprit humain a plus avancé que si chaque peuple avait eu spécialement pour lui seul son livre élémentaire.

§ LXVII.

Il était aussi très-nécessaire que chaque peuple pût, pendant un long temps, tenir ce livre pour le *nec plus ultra* de ses connaissances : l'adolescent doit regarder son livre élémentaire comme le premier de tous, afin que son impatience d'en finir avec ce livre ne l'entraîne point vers des choses pour lesquelles il n'a encore posé aucun principe, aucun fondement.

§ LXVIII.

Et cela, aujourd'hui même, est encore de la plus haute importance. — Garde-toi, écolier plus capable, toi qui trépignes et brûles sur la dernière feuille de ce livre élémentaire ; garde-toi de faire remarquer à tes condisciples plus faibles, ce que tu soupçonnes, ou que tu commences à avoir déjà.

§ LXIX.

Et jusqu'à ce qu'ils soient près de toi, ces condisciples plus faibles, — retourne plutôt encore une fois à ce livre élémentaire, et vois si ce que tu tenais pour affaire de méthode, moyen purement didactique, ne serait point aussi quelque chose de plus.

§ LXX.

Tu as vu dans l'enfance de l'humanité, par le dogme de l'unité de Dieu, que Dieu révèle immédiatement aussi de simples vérités rationnelles, ou permet et insinue que de simples vérités rationnelles soient enseignées comme vérités immédiatement révélées, afin de les répandre plus rapidement, de les fonder plus fermement.

§ LXXI.

Tu apprends la même chose par l'expérience , à l'époque de l'adolescence de l'humanité , au sujet du dogme de l'immortalité de l'âme. — Elle est *prêchée* dans le second livre élémentaire , comme révélation , non *enseignée* comme résultat de raisonnemens humains.

§ LXXII.

De même que nous pouvons maintenant , pour le dogme de l'unité de Dieu , nous passer de l'Ancien-Testament ; de même que nous commençons aussi peu à peu , pour le dogme de l'immortalité de l'âme , à pouvoir nous passer du Nouveau-Testament : — des vérités que nous devons regarder longtemps encore avec étonnement comme des révélations , jusqu'à ce que la raison ait appris enfin à les déduire d'autres vérités déterminées , et à les y rattacher , ne pourraient-elles pas encore éblouir nos regards dans ce second livre ? —

§ LXXIII.

Par exemple , le dogme de la Trinité : — ne pourrait-on pas l'entendre comme si ce dogme , après des écarts infinis à droite et à gauche , devait enfin amener l'esprit humain à reconnaître que Dieu ne peut être *un* dans l'entendement , pour lequel les choses finies sont unes ; qu'ainsi son unité a dû être une unité transcendente qui n'exclut point une sorte de multiplicité ? — Dieu , du moins , ne doit-il pas avoir la représentation la plus complète de lui-même , c'est-à-dire une représentation dans laquelle se trouve tout ce qui est en lui-même ? Mais tout ce qui est en lui se

trouverait-il dans cette représentation, encore qu'il n'y eût de sa réalité nécessaire, ainsi que du reste de ses attributs, qu'une simple représentation, qu'une simple possibilité? — Cette possibilité épuise bien l'essence de ses autres qualités; mais épuise-t-elle aussi l'essence de sa réalité nécessaire? — Je ne le crois pas. — Il suit de là ou que Dieu ne peut avoir une représentation complète de lui-même, ou que cette représentation complète doit être aussi nécessairement réelle qu'il l'est lui-même. Sans doute que l'image qui de moi se réfléchit sur le miroir, n'est qu'une vaine représentation de moi-même, parce que ce miroir n'a de moi que les rayons de lumière qui tombent sur sa surface; mais si cette image renfermait tout sans exception, tout ce que je suis moi-même, serait-ce là encore une vaine représentation? ne serait-ce pas plutôt un véritable redoublement de moi-même? — Quand je crois reconnaître un semblable redoublement en Dieu, peut-être mon erreur est-elle plutôt dans les mots que dans les idées; et cependant il reste toujours incontestable que ceux qui veulent rendre ces idées populaires, auraient difficilement pu s'exprimer plus clairement, plus convenablement que par la dénomination d'un fils que Dieu a engendré de toute éternité.

§ LXXIV.

Et le dogme du péché originel, — ne pourrait-on pas l'entendre comme si tout finissait par nous convaincre que l'homme, au premier et plus bas degré de son humanité, n'est pas si complètement maître de ses actions qu'il puisse suivre la loi morale?

Et le dogme de la rédemption par le fils, — ne pourrait-on pas l'entendre comme si tout nous forçait à reconnaître que Dieu, malgré cette impuissance originelle de l'homme, avait cependant préféré lui donner des lois morales, et lui pardonner ses nombreuses transgressions en considération de son *fils*, — c'est-à-dire en considération de l'ensemble absolu de toutes ses perfections, ensemble devant lequel et dans lequel chaque imperfection de l'individu disparaît, — plutôt que de ne pas lui donner ces lois, et l'exclure de toute félicité morale, félicité qui ne peut se comprendre sans des lois de cette nature ?

§ LXXVI.

Qu'on ne m'objecte pas que ces subtils raisonnements sont interdits à l'égard des mystères de la religion. — Le mot mystère signifiait, dans les premiers temps du christianisme, tout autre chose que ce que nous entendons maintenant ; et la transformation des vérités révélées en vérités rationnelles, est absolument nécessaire pour qu'elles soient de quelque utilité aux hommes. Lorsqu'elles ont été révélées, elles n'étaient sans doute pas encore des vérités rationnelles ; mais elles ont été révélées pour le devenir. Elles étaient pareilles au résultat que l'arithméticien présente à ses élèves, afin qu'ils puissent se diriger par là dans leurs calculs. Les élèves veulent-ils se contenter du résultat donné d'avance : ils n'apprendront jamais à calculer, et ne rempliront point les intentions dans lesquelles le bon maître leur a donné un guide pour leur travail.

§ LXXVII.

Et pourquoi, nous aussi, ne pourrions-nous pas être dirigés par une religion dont la vérité historique, si on le veut, paraît si équivoque ? pourquoi, cependant, ne pourrions-nous pas être dirigés vers des idées plus justes, plus rapprochées du vrai, sur l'essence divine, sur notre nature, sur nos rapports avec Dieu, idées auxquelles la raison humaine ne serait jamais arrivée d'elle-même ?

§ LXXVIII.

Il n'est pas vrai que des spéculations sur ces objets aient jamais été une source de malheur, aient jamais été nuisibles à la société civile. — Non, ce n'est point aux spéculations ; c'est à la folie, à la tyrannie qui veut empêcher ces spéculations ; c'est aux hommes qui ont pour spéculation de n'en permettre aucune, qu'il faut adresser ce reproche.

§ LXXIX.

Au contraire, ces spéculations, quelles qu'elles puissent être dans l'individu, sont incontestablement les exercices les plus convenables de l'entendement humain en général, tant que le cœur humain en général n'est capable de chérir la vertu que pour ses suites éternellement heureuses.

§ LXXX.

En effet, avec cet intérêt égoïste du cœur humain, ne vouloir exercer l'entendement lui-même que sur ce qui concerne nos besoins corporels, serait l'émousser plutôt que l'aiguiser. — Cet entendement veut

absolument être dirigé vers des objets spirituels, s'il doit atteindre son perfectionnement complet, et produire cette pureté de cœur qui nous rend capables de chérir la vertu pour elle-même.

§ LXXXI.

Ou bien, l'humanité ne doit-elle jamais parvenir à ce haut degré de lumière et de pureté? — Jamais?

§ LXXXII.

Jamais! — Dieu puissant, ne me laisse point concevoir une telle calomnie! — L'éducation a son but pour le genre aussi bien que pour l'individu. Ce qui est élevé, est élevé pour quelque chose.

§ LXXXIII.

Les perspectives flatteuses qu'on découvre à l'adolescent, les honneurs, le bien-être qu'on fait briller à ses regards, qu'est-ce que cela, sinon des moyens de l'élever jusqu'à l'homme? jusqu'à l'homme, qui alors, quand même ces perspectives d'honneur et de bien-être s'évanouiraient, est du moins capable de faire son devoir?

§ LXXXIV.

Quoi! l'éducation humaine vise à ce but, et l'éducation divine n'y tendrait pas! — Ce qui réussit à l'art avec l'individu, ne réussirait point à la nature avec l'espèce! Calomnie! calomnie!

§ LXXXV.

Non. Il viendra, il viendra certainement, le temps de la consommation; il viendra, le temps où l'homme, se sentant plus convaincu d'un avenir toujours meil-

leur, ne sera cependant pas forcé d'emprunter à cet avenir le principe de ses actions : alors l'homme fera le bien parce que c'est le bien, et non pour d'arbitraires récompenses placées devant lui ; récompenses qui ont eu pour but unique autrefois de fixer, d'affermir son regard incertain, pour lui apprendre à connaître les meilleures récompenses, les récompenses intérieures.

§ LXXXVI.

Certainement il viendra le temps d'un nouvel, d'un éternel évangile, qui nous est promis dans le livre élémentaire même de la nouvelle alliance.

§ LXXXVII.

Peut-être même que certains illuminés (1) du treizième et quatorzième siècle avaient recueilli un rayon de ce nouvel évangile éternel ; en quoi ils n'étaient dans l'erreur qu'en ce qu'ils annonçaient trop prochainement son apparition.

§ LXXXVIII.

Peut-être que leurs trois âges du monde n'étaient

(1) Lessing fait ici allusion aux doctrines d'Amaury, et surtout à celles de Joachim, abbé de Flore, en Calabre. Amaury et ses disciples avaient inventé le règne de Dieu le Père pour les juifs de Dieu le Fils pour les chrétiens, et celui de Dieu le Saint-Esprit qui, suivant eux, allait commencer. — Le traité de Joachim contre le livre des *Sentences de Pierre Lombard*, donna naissance à une secte dont les membres composèrent ce qu'ils appelaient l'Évangile éternel, fondé sur l'idée des trois règnes, premier rêve des sectateurs d'Amaury. — Voy. à ce sujet toutes les histoires ecclésiastiques, ou le *Dictionnaire des Hérésies*, aux mots Amauri et Joachim.

(Note du traducteur.)

pas une si creuse rêverie. Et bien certainement leurs intentions n'étaient pas fausses, lorsqu'ils enseignaient que la nouvelle alliance vieillirait comme avait vieilli l'ancienne : c'était toujours pour eux la même économie du même Dieu ; toujours, — pour leur faire parler ma langue, — le même plan de l'éducation universelle de l'humanité.

§ LXXXIX.

Seulement, ils rapprochaient trop cette époque; seulement ils croyaient mal à propos pouvoir rendre leurs contemporains, à peine échappés de l'enfance, sans lumières, sans préparations et d'un seul coup, des hommes dignes de leur troisième âge.

§ XC.

Et c'est là précisément ce qui en fit des illuminés. — L'illuminé jette souvent un regard très juste dans l'avenir; seulement, il ne peut attendre cet avenir. Il en souhaite le prompt avènement, et il désire en être le promoteur. Ce perfectionnement, à l'accomplissement duquel la nature met des siècles, doit mûrir dans l'instant de la durée de l'illuminé. Car de quoi lui serviront ses prévisions, si ce qu'il reconnaît pour le meilleur ne doit déjà pas être le meilleur de son temps? Reviendra-t-il? Croit-il revenir? — Il est étrange que, seule, cette illumination ne veuille plus être de mode parmi les illuminés.

§ XCI.

Marche ton pas imperceptible, éternelle Providence!
— Fais seulement qu'à cause de cette imperceptibilité je ne désespère pas de toi. — Fais que je ne désespère

pas de toi, alors même que tes pas me sembleraient se porter en arrière! — Il n'est point vrai que la ligne la plus courte soit toujours la ligne droite.

§ XCII.

Tu as tant de choses à entraîner sur ta route éternelle, tant d'écartés à faire à droite et à gauche! — Eh quoi! ne serait-il pas bon, ne serait-ce pas chose arrêtée, que la grande, que la lente roue qui porte sans cesse l'humanité plus près de sa perfection, ne pût être mise en mouvement que par d'autres plus petites et plus rapides, dont chacune fournit son action isolée?

§ XCIII.

Eh bien! il n'en est pas autrement. — La route sur laquelle le genre humain s'avance à son perfectionnement, chaque homme individuel (tel plus tôt, tel plus tard) doit d'abord l'avoir parcourue. — Quoi! dans une seule et même vie l'avoir parcourue! L'homme peut-il, dans la même vie, avoir été un juif charnel et un chrétien spirituel? peut-il, dans la même vie, les avoir dépassés l'un et l'autre?

§ XCIV.

Pas ainsi, sans doute. — Mais pourquoi chaque homme ne pourrait-il avoir existé plus d'une fois dans ce monde?

§ XCV.

Cette hypothèse n'est-elle si risible que parce qu'elle est la plus ancienne? parce que l'entendement humain, avant que les sophismes de l'école l'eussent égaré et affaibli, l'avait conçue tout d'abord?

§ XCVI.

Pourquoi ne pourrais-je pas, une fois déjà, avoir fait ici-bas vers ma perfection tous les pas qui peuvent amener pour l'homme des punitions et des récompenses temporelles seulement ?

§ XCVII.

Et pourquoi ne ferais-je pas une autre fois tous ceux que la perspective des récompenses éternelles nous aide si puissamment à faire ?

§ XCVIII.

Pourquoi ne devrais-je point revenir aussi souvent que je serais propre à acquérir en connaissances et en capacités nouvelles ? Me suis-je donc, du premier coup, porté si loin, qu'il soit inutile de revenir ?

§ XCIX.

Non : pas pour cela. — Serait-ce alors parce que j'ai oublié mon existence passée ? — Tant mieux pour moi si je l'ai oubliée. Le souvenir de mes états précédents ne me permettrait pas de faire un bon usage de l'état présent. — Et ce que je suis condamné à oublier maintenant, est-ce une raison pour que je l'oublie éternellement ?

§ C.

Serait-ce, enfin, parce que trop de temps serait perdu pour moi ? — Perdu ! — Et qu'y a-t-il donc à perdre ? L'éternité tout entière n'est-elle pas à moi ?



A LA MÊME LIBRAIRIE :

TRADUCTIONS ET OUVRAGES DE M. J. TISSOT.

TRADUCTIONS.

- KANT (EM.).**— Critique de la Raison pure, 2^e édition française, traduite sur la 1^{re} édit. allemande, contenant : tous les changements faits par l'auteur sur la 2^e édit., des Notes et une biographie de Kant. 2 vol. in-8. 15 fr.
- Principes métaphysiques du Droit, suivis du projet de paix perpétuelle et de divers fragments du même auteur sur le Droit naturel, 2^e édition française, avec une introduction du traducteur. 1 fort vol. in-8. 6 fr.
- Principes métaphysiques de la morale, augmentés du fondement de la métaphysique des mœurs, de la pédagogie et de divers fragments relatifs à la morale, 3^e édition française, avec une introduction du traducteur. 1 vol. in-8. 6 fr.
- La Logique, traduite par le même. 2^e édition française. 1 vol. in-8. 4 fr.
- Leçons de métaphysique publiées par PORLITZ, précédées d'une introduction où l'éditeur expose brièvement les principaux changements survenus dans la métaphysique depuis KANT. 1 vol. in-8. 7 fr.
- RITTER (HENRI).**— Histoire de la philosophie ancienne, traduite de l'allemand. 4 vol. in-8. 30 fr.

OUVRAGES.

- Cours élémentaire de philosophie, rédigé d'après le programme officiel de questions pour le baccalauréat ès lettres. 3^e édition, corrigée et augmentée d'une table analytique des matières. Ouvrage approuvé par l'Université. 1 vol. in-8. 6 fr.
- Histoire abrégée de la philosophie. Ouvrage approuvé par le Conseil royal de l'instruction publique. Edition précédée de Réponses succinctes à toutes les questions de doctrine contenues dans le programme du baccalauréat ès lettres. 1 vol. in-8. 6 fr.
- Anthropologie spéculative générale, comprenant : — 1^o la Psychologie expérimentale en elle-même et dans ses rapports avec la physiologie. — 2^o L'exposition et l'examen des doctrines de Bichat, Cabanis, de Maine de Biran, de Bérard, de Broussais, Magendie, J. Muller, etc., etc., sur le rapport du physique et du moral. — 3^o L'analyse très-détaillée et la critique de la physiognomonie de Lavater et des leçons sur le phrénologie de Broussais. — 4^o Enfin la psychologie rationnelle pure. 2 vol. in-8. 15 fr.
- De la manie du suicide et de l'esprit de révolte, de leurs causes et de leurs remèdes. 1 vol. in-8. 6 fr. 50 c.
- Éthique ou science des mœurs. 1 vol. in-8. 6 fr.
- Méditations morales. 1 vol. in-8. 6 fr.
- Le droit pénal étudié dans ses principes et son histoire. 2 vol. in-8. 16 fr.
- La Vie dans l'homme. 2 vol. in-8. 15 fr.
- TURGOT, sa vie, son administration, ses ouvrages.** Ouvrage couronné par l'Institut. 1 vol. in-8. 7 fr.

Sous presse :

KANT. Mélanges de logique. 1 vol. in-8.